

---

H-France Review Vol. 15 (February 2015), No. 29

Rudy Le Menthéour, *La Manufacture de maladies. La dissidence hygiénique de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Classiques Garnier, 2011. 371 pages. 38€ (cl). ISBN 978-2-8124-0358-3.

Compte rendu par François Pépin, CERPHI-UMR 5037 ENS de Lyon.

Cet ouvrage, issu d'une thèse de doctorat, aborde les rapports entre Rousseau et la médecine, plus particulièrement l'hygiène. Tout en faisant état des critiques adressées par le genevois à la médecine et de ses tensions avec les médecins, l'auteur cherche à dépasser l'idée reçue d'un Rousseau pourfendeur d'une science et d'un art qui le lui rendaient bien. Sous certains aspects, comme le dit R. Le Menthéour, l'ouvrage se situe ainsi dans la tradition des travaux, comme ceux de Bruno Bernardi, qui s'efforcent d'analyser avec nuances les rapports de l'auteur du *Discours sur les sciences et les arts* avec les savoirs scientifiques de son temps. Au-delà des oppositions tranchées, qui figurent certes dans certains textes et dont il faut rendre raison, il s'agit de voir comment Rousseau pense avec ces savoirs, comment il se les approprie et en fait un usage personnel.

La thèse principale de l'auteur est fermement posée et argumentée. D'une part, Rousseau critique la médecine en général, moins parce que les médecins seraient mauvais, qu'en raison de la place de ce savoir dans la dénaturation de l'homme. En effet, la médecine se préoccupe de maux issus de la société et elle s'en préoccupe mal, car elle privilégie le physique là où il faut remonter au moral. Elle confond donc le symptôme avec la cause, et par là contribue à entretenir cette dernière en la voilant et en confortant le mauvais intérêt des hommes pour eux-mêmes. Mais, d'autre part, Rousseau mobilise pour cette critique, et pour d'autres aspects de sa pensée plus ou moins connexes, deux parties de la médecine: l'hygiène et la sémiotique (ou science des signes des maladies). C'est sur ce plan que l'ouvrage est le plus original et le plus intéressant, car il nous montre comment Rousseau s'inscrit dans une tradition hygiénique bien établie tout en la détournant vers ses propres préoccupations, essentiellement la critique morale de la société et de l'homme modernes, avec en ligne de mire l'opposition entre l'amour de soi et l'amour propre. C'est donc avec les parties les moins interventionnistes de la médecine, celles qui consistent à savoir observer et attendre, que Rousseau intègre des éléments médicaux à sa pensée. Et c'est toujours, contre ceux que l'auteur appelle les « philosophes-médecins », en particulier les matérialistes, que Rousseau oriente cet usage vers un retour à la morale: par delà les tentatives de réduction du moral au physique (ou du moins de fusion des deux), l'hygiène rappelle la vraie racine, morale, des maux et permet de reconstituer une intériorité authentique. Les rapports complexes de Rousseau à l'hygiène de son temps permettent alors d'opérer le renversement, annoncé en introduction et confirmé en conclusion: si Rousseau critique la médecine, il en valorise une partie qui tend à s'annexer tous les domaines médicaux et même à devenir le paradigme d'une réflexion sur la société dans son ensemble.

L'originalité de cette perspective est renforcée par la méthode employée. L'introduction précise ainsi que le propos se situera dans le fil de l'histoire intellectuelle voire de l'histoire de l'imagination intellectuelle. L'auteur y voit une manière de dépasser des oppositions stériles, comme celle entre les analyses philosophiques, qui seraient trop axées sur l'argumentation logique et le « système », et les analyses littéraires sur les moyens rhétoriques mis en œuvre (voir en particulier p. 15). Cette démarche permet notamment d'intégrer les usages polémiques à l'analyse des rôles de la médecine. Les chapitres 4 (« L'invention de la rêverie »), 5 (« Défense de l'enthousiasme ») et 6 (« Les vapeurs du citoyen »), abordent ainsi la manière dont Rousseau récuse les accusations qui lui étaient adressées sous forme de diagnostic expliquant sa pensée et son tempérament par la mélancolie ou ses dérivés.

L'analyse montre, d'une part, que la mélancolie et les passions associées redeviennent proprement morales, Rousseau s'emparant de certaines explications « sensualistes » sur le rôle de l'imagination pour refuser les étologies physiques. Elle examine corrélativement comment, d'autre part, Rousseau se défend contre ce qu'on pourrait appeler la naturalisation de son style intellectuel. Dans le même ordre d'idée, un chapitre sur « l'homme intérieur » conclut l'ouvrage par le conflit entre le « désenchantement de l'intériorité » opéré par la plupart des médecins philosophes, *a fortiori* les matérialistes, et le mouvement contraire initié par Rousseau. En s'appuyant sur le primat de la sensibilité morale, dont la sensibilité physique est nettement distinguée chez le dernier Rousseau, celui-ci réaffirme l'irréductibilité d'une nouvelle forme d'intériorité. La suite du chapitre, particulièrement intéressante, montre comment Rousseau subvertit après l'*Emile* l'usage réductionniste de l'automate par l'extase. Dans la promenade, laissant le corps agir comme par lui-même, l'âme se perd dans la contemplation de la nature. Mais loin d'être une naturalisation de la conscience, cette extase signale au contraire un sentiment de l'existence irréductible. L'analyse de R. Le Menthéour montre ainsi comment des éléments médicaux nourrissent la pensée de Rousseau tout en étant au cœur de certaines polémiques et de ses stratégies de défense contre ses adversaires.

Sur ces plans, l'ouvrage est stimulant et son propos, souvent original, se lit avec facilité et intérêt. En revanche, on peut discuter certains traits de méthode et leurs effets dans l'analyse. Premièrement, les généralités sur les courants de pensée sont, me semble-t-il, trop présentes, ce qui conduit souvent à des oppositions simplificatrices malgré la précision dont l'ouvrage est capable. C'est notamment le cas pour l'opposition entre Rousseau et « les Philosophes ». Dès l'introduction, l'ouvrage donne l'impression que, malgré certaines différences, ce groupe forme une entité relativement homogène. Si Rousseau a dans ses polémiques supposé cette unité, elle est clairement démentie par tous les travaux sérieux sur la philosophie des Lumières. L'auteur accorde lui-même une attention bienvenue aux différences entre Diderot et Helvétius, mais il aurait fallu, me semble-t-il, en faire un principe général de méthode pour problématiser sans l'endosser cette catégorie rousseausite des « Philosophes ».

Cela aurait permis de nuancer et de préciser l'opposition, récurrente dans l'ouvrage, entre Rousseau et Diderot. Sur le terrain de la morale et de l'intériorité, par exemple, on ne saurait ramener Diderot au camp de la morale de l'intérêt. Non seulement ce dernier n'existe pas tel quel (on ne saurait accepter à ce propos les raccourcis de la p. 65), mais Diderot aborde aussi, dans un dialogue qui lui est coutumier, les tensions de cette perspective avec des élans stoïciens et une forme de sensibilité morale (voir le *Neveu de Rameau* et l'*Essai sur les règnes de Claude et Néron*). De même, on ne peut réduire Diderot à la défense d'un « déterminisme physiologique » ruinant le primat de l'hygiène en minorant l'importance des causes externes (p. 150), thèse qui est démentie par des textes comme le *Voyage à Bourbonne* et les *Eléments de physiologie*, où le rôle des climats et des contextes extérieurs est mis en valeur. Un autre exemple: Diderot est lui aussi un défenseur de l'enthousiasme, dont il fait un prolongement, gênant mais fécond, du génie, notamment dans l'article « Théosophes » de l'*Encyclopédie*.

On ne saurait donc opposer frontalement la défense rousseauiste de l'enthousiasme à sa réduction générale, à l'époque, à la mélancolie ou à un dangereux excès de l'imagination.

Sur ces points, une prise en compte plus large des travaux récents en histoire de la philosophie du XVIIIe siècle aurait été utile, notamment sur Diderot et sur l'empirisme. Le propos sur les « thèses sensualistes » ou « la nouvelle philosophie sensualiste » (par exemple, p. 114 et 85) aurait ainsi pu être remplacé par des analyses plus précises d'emblée axées sur les différentes réceptions de Locke, de Leibniz, de Descartes et de Malebranche. Les travaux d'André Charrak, par exemple, demandent de compliquer la distinction entre un point de vue épistémologique, qui serait celui de Locke et de la plupart des sensualistes, et le point de vue pédagogique et moral de Rousseau (p. 206), car l'importance de la chaîne associative dans ce dernier ne s'oppose pas en soi à l'empirisme d'un Condillac, qui est essentiellement une analyse de l'ordre naturel de production et d'enchaînement des idées. Le passage par les études classiques sur l'empirisme des Lumières aurait aussi évité la remarque étrange à propos du rejet de l'opposition simpliste entre sensualistes et matérialistes (p. 207), opposition que personne ne soutient vraiment ! Cela aurait en outre montré que l'usage des

causes occasionnelles n'a rien d'exceptionnel au XVIIIe siècle, l'opposition entre la causalité efficiente des matérialistes et un Rousseau plus occasionnaliste (p. 212) demandant donc des nuances.

Concernant Rousseau lui-même, dont l'ouvrage manifeste une excellente connaissance, on peut regretter que certaines questions soient abordées à travers des sortes de mises au point générales, alors qu'elles constituent des problèmes classiques: le rapport à l'empirisme, la question du dualisme de Rousseau. Une discussion plus développée à partir d'un état des lieux des débats interprétatifs, que l'ouvrage propose en d'autres occasions, aurait ici souligné les apports du point de vue médical ou hygiénique. En outre, si le statut de la profession de foi du Vicaire Savoyard est traité dans l'ouvrage, la thèse interprétative défendue, selon laquelle Rousseau endosserait le propos du Vicaire, aurait mérité une argumentation plus poussée car de nombreux interprètes (souvent cités) ont souligné que l'économie de l'*Emile* rendait cela douteux.

On peut émettre quelques réserves analogues concernant certaines catégories employées à propos de la médecine. Les analyses sur l'hygiène sont précises et très bien informées. Mais on peut regretter la présence de certaines généralités sur la médecine des Lumières, qui deviennent assez vite contestables même quand elles partent de données correctes. Ainsi, le premier chapitre distingue trois courants principaux: le « courant iatrophysique », le « courant néohippocratique » et le « courant animiste et vitaliste ». Certes, l'ouvrage indique qu'ils ne forment pas des entités homogènes et indépendantes, et montre ensuite des recoupements plus fins, mais on peut s'interroger sur la pertinence de ces repères. Il me semble que l'histoire des sciences a aujourd'hui dépassé à juste titre ce genre de méthode posant des grandes généralités pour ensuite les compliquer tout en les maintenant. Cela permet d'éviter les raccourcis historiographiques tels que l'idée d'une tradition allant de l'animisme au vitalisme en passant par la chimie de Van Helmont et Stahl (p. 22-24), ce dernier réduisant au contraire drastiquement le rôle de la chimie dans le vivant pour préserver le rôle d'une âme indépendante, ce qui l'éloigne de l'immanentisme qui règne chez les vitalistes de Montpellier. Même chose pour la catégorie de « cartésien » en médecine, dont l'usage est parfois flottant et englobe, sans suffisamment l'expliciter, des conceptions propres à Descartes et les modifications du cartésianisme, qu'il aurait fallu exposer plus en détail. La prise en compte de la littérature récente sur les réceptions plus ou moins infidèles du cartésianisme, en particulier concernant la médecine et le matérialisme, aurait évité les raccourcis sur le modèle hydraulique cartésien qu'un La Mettrie suivrait mais en supprimant l'âme (p. 315), vue qui est dépassée depuis les travaux d'Ann Thomson.

Enfin, on peut discuter certaines des thèses interprétatives de l'auteur. Il me semble en particulier que la comparaison de la théorie rousseausite du développement des facultés humaines avec la préformation des germes est très discutable (p. 208 et suivantes). En effet, selon la doctrine classique de la préformation, non seulement la forme de l'organisme est contenue en petit dans le germe, mais son développement n'est qu'un accroissement de matière. Or c'est justement ce que contredit l'idée rousseauiste de la perfectibilité: les facultés humaines n'existent que virtuellement et leur développement est une suite complexe de modifications du principe qu'est l'amour de soi (pour prendre le cas de l'*Emile* qui dérive même l'amour propre de ce premier principe), non un accroissement de ce qui existerait déjà.

A partir du moment où, comme le remarque d'ailleurs R. Le Menthéour, les principes naturels s'altèrent jusqu'à se dénaturer, l'histoire des facultés humaines ne peut être pensée sur le modèle de la préformation, quand bien même Rousseau voudrait souligner l'existence de tendances naturelles ne demandant qu'à éclore dans les bonnes conditions.

Pour conclure, je voudrais souligner l'intérêt que présente la lecture de cet ouvrage et valoriser l'effort consistant à s'engager dans les problématiques philosophiques sans les dissocier de leur dimension rhétorique et polémique. Les critiques que j'ai adressées ne remettent pas en cause la valeur de travail de R. Le Menthéour. L'analyse du rapport complexe et ambivalent de Rousseau à l'hygiène et à certains modèles médicaux est pertinente et devra être prise en compte dans la recherche à venir.

François Pépin  
CERPHI-UMR 5037 ENS de Lyon  
[francoispepin@free.fr](mailto:francoispepin@free.fr)

Copyright © 2015 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/ republication in electronic form of more than five percent of the contents of H-France Review nor re-publication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on H-France Review are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172